



Alain MARCHADOUR

Le Père Alain MARCHADOUR est assomptionniste. Il réside depuis 1999 à Saint-Pierre-en-Gallicante, à Jérusalem, et enseigne l'exégèse à l'École Biblique et Archéologique.

Terre Sainte défigurée

Depuis le site de Saint Pierre en Gallicante où je réside, je ne me lasse pas de contempler le paysage chargé d'histoire qui s'offre à mon regard. À l'horizon, souvent dans une légère brume, se détache la masse sombre des montagnes de Moab en Jordanie, qui dominent la dépression du Jourdain, avec la Mer Morte en contrebas. Sur la colline qui nous fait face, le mont des Oliviers est recouvert de couvents et de monuments religieux : églises commémorant l'Ascension du Christ et d'autres épisodes de ses passages dans la ville, vastes cimetières encore en usage où dorment en paix musulmans et juifs, dans l'attente des derniers jours.

A cinq cents mètres à vol d'oiseau se dressent les deux mosquées parmi les plus sacrées de l'Islam : celle d'Omar, à la coupole dorée, et la mosquée « El Aqsah » (la lointaine) qui commémore le voyage nocturne de Mahomet. Aux pieds de ces monuments, le fameux Mur Occidental, vestige du second temple de Jérusalem, voit défiler jour et nuit les juifs en prière et les touristes curieux. Parfois dans le silence du matin, me revient le chant du psalmiste qui parle de Sion comme « de la ville où tout homme est né » (Ps 87,5). Dans ce Haut lieu unique au monde, sanctifié par Abraham, David, Jésus, et Mahomet, et par tous les croyants qui y ont fait escale, le poète Israélien Yehuda Amichaï s'imagine que l'air au-dessus de la ville sainte est rempli de prière et de rêve, à la différence d'autres villes recouvertes par l'air étouffant des industries.

Le mur qui divise

Pourtant, depuis quelques années, ma vision idyllique a été mise à mal par un monument nouveau : un mur de béton haut de huit mètres qui serpente sur la ligne des crêtes et isole progressivement Jérusalem des territoires palestiniens. Ce mur, dont l'objectif est de créer une séparation la plus imperméable possible, entre Israël et les territoires palestiniens, a provoqué, dès sa mise en chantier, des débats contradictoires, tant dans le pays, que dans la communauté internationale. Même s'il ne fait plus partie des priorités des médias, il garde ici une actualité tragique, plaie ouverte tant sur la « face de la terre » que sur la ‘face’ de ses habitants.

Son origine proche doit être recherchée dans les nombreux attentats suicides meurtriers qui ont suivi le déclenchement de la seconde Intifada en 2000. Ses causes plus lointaines sont liées à l'histoire complexe de ce petit pays que deux peuples se disputent depuis plus d'un siècle. Dans les péripéties chaotiques qui ont conduit à la situation actuelle, la guerre des six jours (1967), qui aboutit à la victoire d'Israël et à l'occupation des territoires palestiniens, de Jérusalem, de la bande de Gaza et du Golan, constitue pour beaucoup d'observateurs un tournant.

Israël rêvait de retrouver ce qu'il considérait comme le cœur de son histoire millénaire : Jérusalem, Bethléem ou Hébron, ces territoires palestiniens que les juifs religieux appellent « la Judée/Samarie ». Mais au fil des années, il faut bien reconnaître que ce rêve se heurte à une réalité qui résiste à tous les rêves : ces territoires sont habités par une population arabe, enracinée ici depuis plusieurs siècles, qui n'est pas disposée à laisser la place. Quarante ans après 1967, l'occupation reste une source de violences sporadiques. D'où la solution désespérée de créer une séparation protectrice, qui empiète en plusieurs endroits sur la ligne verte du cessez-le-feu de 1967.

Souffrances

Vu de ma terrasse, le mur de béton a la forme d'une barre disgracieuse qui pèche à la fois contre l'urbanisme et contre l'esthétique. Mais pour les palestiniens qui en subissent les consé-

quences tous les jours, le préjudice est d'une autre nature. Ce mur engendre, pour tous ceux qui sont concernés par son tracé et son existence, des souffrances difficiles à comprendre quand on est loin, et même quand on habite Tel-Aviv. Les écoliers sont séparés de leurs écoles, les paysans ne peuvent plus accéder à leurs champs, les femmes sont parfois éloignées de leurs maris. Les déplacements deviennent une épreuve harassante, avec les risques d'être refoulé et humilié. Nos employés, originaires des Territoires, nous en font parfois le récit, avec un fatalisme qui m'impressionne.

Dans le village d'Abou-Dis, aux portes de Jérusalem, sur la route de Jéricho, les sœurs de Notre-Dame-des-Douleurs dirigent une maison de personnes âgées très fréquentée par les Palestiniens. Le mur, construit tout au long de leur propriété, a apporté de grandes souffrances pour les familles des ouvriers et des pensionnaires. Les employés qui habitent de l'autre côté du mur ont maintenant les plus grandes difficultés pour rejoindre leur lieu de travail, ce qui entraîne souvent absences et retards. Depuis plusieurs mois déjà, les religieuses ont renoncé à accueillir des personnes venues des Territoires car les familles ne pourraient ni les visiter ni les rejoindre en cas d'hospitalisation. Les personnes âgées encore valides souffrent de ne plus pouvoir sortir dans les rues commerçantes de Béthanie, car le mur a détruit toute la vie sociale du quartier.

On peut dire qu'aujourd'hui tout palestinien désirant entrer dans Jérusalem pour aller à l'école, au travail, à l'hôpital ou simplement visiter des amis, doit franchir un check-point au moins deux fois dans la journée. Les plus touchés sont les 100 000 habitants de la banlieue que le mur a coupé de Jérusalem. 60 000 d'entre eux y ont pourtant le statut de résident.

Quelles espérances ?

Ainsi les deux communautés ayant chacune des droits sur cette terre sont affrontées à plusieurs tentations pour éteindre cet interminable conflit. On trouve, plus ou moins avoué, le rêve de chacun des partenaires, d'éliminer un jour l'adversaire, soit par le transfert soit par le rejet. La séparation physique par un mur de béton n'est pas sans précédent dans l'histoire. C'est toujours

la marque d'un échec. Un jour, il faut bien démolir cette barrière, comme les allemands l'ont fait pour le mur de Berlin. Cette solution désespérée, inspirée par la peur des attentats en Israël, transforme les territoires palestiniens en prisons insupportables. Il faudra bien un jour ouvrir d'autres voies, qui débouchent sur la coexistence pacifique entre deux peuples. Commentant l'histoire tourmentée des relations entre le Pakistan et l'Inde se disputant le Cachemire, quelqu'un a dit : « Pour nous la seule alternative à la coexistence, c'est la co-destruction ». C'est le même choix qui s'offre aux deux peuples qui vivent côté à côté sur cette Terre Sainte.

Comme chrétien et religieux étranger, je m'interdis de choisir un camp contre l'autre. Je ne suis pas indifférent à la peur provoquée chez les Israéliens par le risque d'attentats. J'ai entendu le témoignage émouvant d'amis me disant leur terreur, au moment de monter dans le bus, de sentir se coller à eux le corps ceinturé d'explosifs d'un kamikaze. Mais je suis aussi sensible à la souffrance quotidienne des palestiniens dont je reçois des témoignages par nos ouvriers venus des territoires. La paix et la réconciliation devront surmonter tous les obstacles qui se sont accumulés au fil des années. Le mur est l'un d'entre eux. Paul Ricœur nous a enseigné que le pardon pour être réel doit franchir plusieurs étapes. Trois exemples choisis parmi d'autres m'incitent à conserver la petite flamme de l'espérance.

Chaque vendredi après midi, depuis 18 ans, un ami jésuite israélien, avec qui j'ai aimé écrire un livre consacré à cette terre tellement saturée de sang, rejoint un groupe de femmes israéliennes courageuses appelées « Women in Black » (femmes en noir). Depuis 18 ans, elles se rassemblent en silence sur une place fréquentée de la ville tenant en main des pancartes sur lesquelles il est écrit en hébreu et en arabe : « cessez l'occupation ». Ces mêmes femmes s'organisent pour tenir des permanences devant les « check-points » et noter toutes les violations contre les droits de l'homme qu'elles constatent. Ce sont des gestes prophétiques qui dès maintenant contribuent à faire tomber les murs d'hostilité et d'incompréhension.

Dans le même esprit, il existe en Israël et aux Etats-Unis un mouvement de « Rabbins pour les droits de l'homme » qui se dressent contre les injustices et tendent ainsi la main aux pales-

tiniens par-delà les murailles matérielles et psychologiques. Le dernier exemple concerne le mouvement des Droits de l'homme israélien, « Be Tselem », dont l'appellation est une citation de la Genèse : « Dieu a créé l'homme *à son image (be tselem)* ». Ce mouvement dynamique se porte là où la justice est violée, où les droits des faibles ne sont pas respectés. Dans le concret de leur combat, ils agissent là où l'homme est menacé comme image de Dieu.

Un chrétien ne peut être insensible aux souffrances des plus petits. Je me souviens d'un épisode vécu qui me renvoie aux souffrances des deux peuples. Au moment où le mur d'Abou-Dis se construisait face à la maison des sœurs de Notre-Dame-des-Douleurs, un kamikaze se fit sauter dans un autobus. Cet attentat eut lieu sur une rue qu'avec 200 religieuses nous avions empruntée quelques minutes avant l'explosion. Ce bus complètement éventré fut exposé tout près de la maison des sœurs. On pouvait alors y lire une métaphore de la souffrance des deux peuples et du cycle mortifère de la violence.

Dans ces instants où nous nous sentons impuissants, j'aime méditer ce passage de la lettre aux Ephésiens : « Or voici qu'à présent, dans le Christ Jésus, vous qui jadis étiez loin, vous êtes devenus proches, grâce au sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui de deux réalités n'a fait qu'une, détruisant la barrière qui les séparait, supprimant en sa chair la haine,... pour créer en sa personne les deux en un seul Homme Nouveau, faire la paix, et les réconcilier avec Dieu, tous deux en un seul Corps, par la Croix : en sa personne il a tué la haine. » (Ep 2,13-16).

Alain MARCHADOUR